

Le chirurgien et auteur Chris Giannou

Laurent Laplante

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

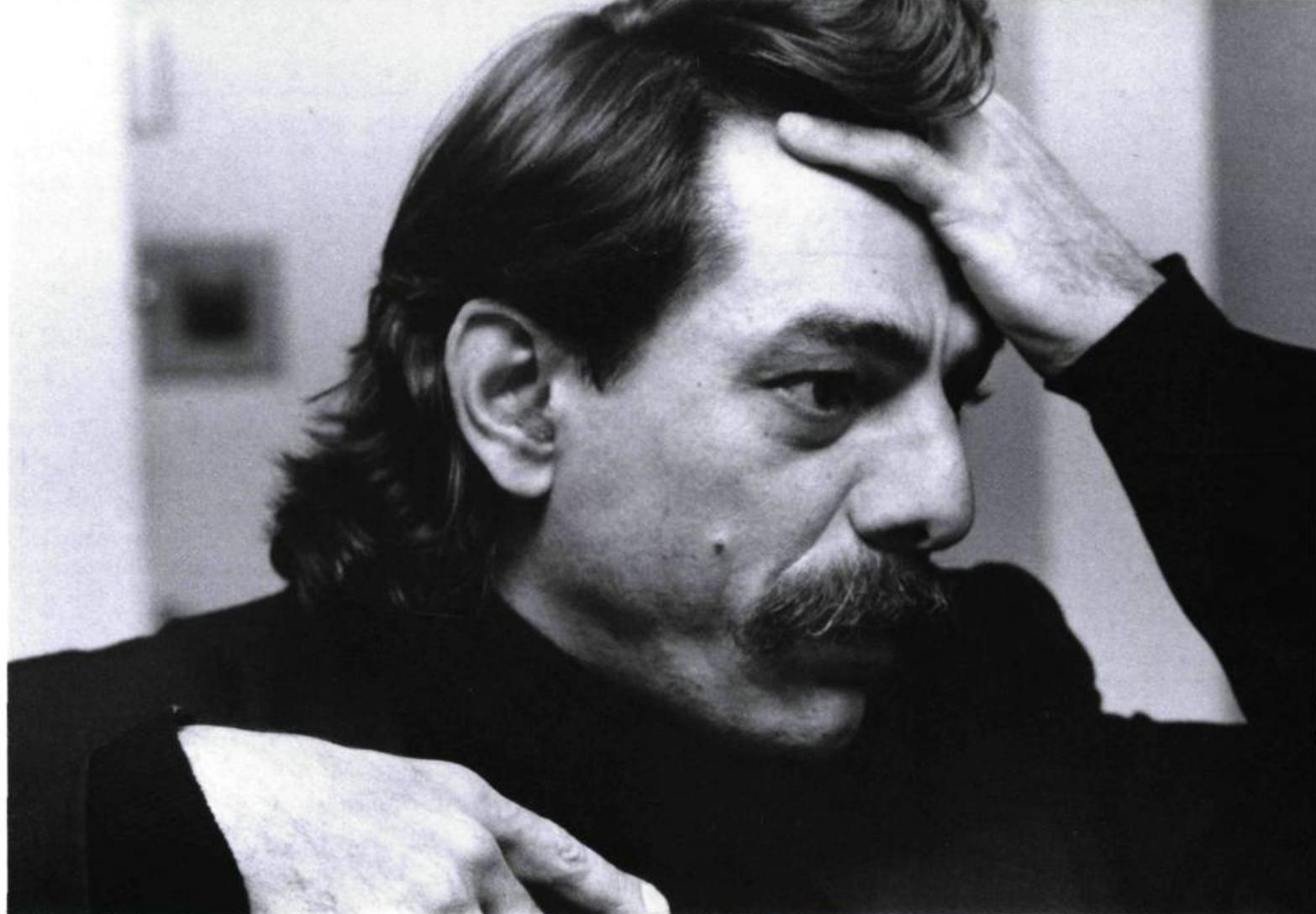
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laplante, L. (1993). Le chirurgien et auteur : Chris Giannou. *Nuit blanche*, (53), 18–21.



Chris Giannou

photo: Anne-Marie Guérou

Le chirurgien et auteur Chris Giannou

«Nous sommes tous des Juifs. Tous des Palestiniens. Tous des Bosniaques... en attente de notre tour.»

En 1990, la maison Key Porter Books, de Toronto, publiait sous la signature du docteur Chris Giannou un livre-témoignage intitulé *Besieged — A Doctor's Story of Life and Death in Beirut*. Le Salon du livre de Québec de 1993 a permis à la fois le lancement de la version française de cet ouvrage (*Vie et mort au camp de Chatila, Le drame palestinien*, Albin Michel) et une rencontre de notre collaborateur Laurent Laplante avec le docteur Giannou.

Nuit blanche : À quand remonte votre détermination d'être médecin?

Chris Giannou : À ma petite enfance. D'aussi loin que je me souviens, la médecine a été mon objectif. Jamais je n'ai rêvé une autre orientation. Enfant à Toronto, à dix ans, c'était entendu. J'avais toujours dans la tête la tragédie de mon grand-père gréco-macédonien :

en travaillant son champ, il avait trouvé une grenade encore armée sans doute laissée là par l'un ou l'autre des conflits qui ont régulièrement secoué les Balkans. En la frottant, il l'avait fait exploser. Il avait été si terriblement estropié qu'il ne lui fut plus possible par la suite de faire les travaux agricoles. Ce récit, que j'ai entendu cent fois dans mon enfance, il m'émeut encore. Ce fut peut-être le déclencheur.

N.B. : Mais pourquoi pas des études de médecine dans une université canadienne et une pratique médicale moins aventureuse?

C.G. : Parce que, très vite, je n'ai plus été capable de supporter l'hypocrisie d'une certaine société canadienne. L'intégration à la société anglo-saxonne de Toronto n'était pas facile dans les années 60. J'étais, je vous l'ai

dit, fils d'immigrants gréco-macédoniens, j'étais capable de parler plusieurs langues, de parler anglais aussi bien ou mieux que les jeunes Torontois, mais j'avais, à leurs yeux, le tort de parler anglais différemment. Plus profondément, j'avais peu de sympathie pour l'organisation des services de santé du pays. Quand, très jeune, on a commencé à me dire: «Go home!», j'ai décidé d'aller ailleurs. J'ai essayé Montréal et l'université McGill, mais ce ne fut guère mieux. J'ai commencé à taper du pied et on a fini par me dire: «Ou tu pars et tu étudieras où tu voudras, ou nous te renvoyons et tu risques de ne pouvoir t'inscrire ailleurs». Je suis parti.

N.B.: *Partir, cela veut dire, pour vous, le Mali, ce qui n'est tout de même pas la porte voisine. Nous sommes en 1968 et vous avez dix-neuf ans.*

C.G.: 1968 a signifié pour moi la même rupture que pour des millions de jeunes à travers le monde. C'était, souvenez-vous, la période de la décolonisation, l'accession de dizaines de pays, surtout africains, à l'indépendance, la mystique révolutionnaire. Ajoutez à cela ma frénésie de discussion, l'hérédité méditerranéenne avec tout ce que cela signifie d'idéal, d'enthousiasme, de dépassement. Mélangez tout cela et, oui, je suis rendu au Mali.

N.B.: *Vous dites, dans votre livre: «[...] au Mali, il n'y a pas de fantaisies romantiques. Je vois simplement de mes propres yeux la pauvreté, la sous-alimentation, l'ignorance, les services de santé précaires, l'oppression, toutes choses auxquelles ont eu à se heurter les médecins déjà en poste, et je comprends enfin où est ma place, où il faut que je me tienne». Est-ce une façon de dire que le Mali vous a contraint au réalisme et que vous avez été déçu?*

C.G.: Au contraire. Le Mali m'a fait comprendre à qui et à quoi je pouvais servir. Il m'a donné ce que je cherchais: la chaleur humaine, la solidarité, l'honnêteté, la camaraderie. Le Mali m'a aussi soumis à une épreuve marquante: celle de la maladie. D'abord, le paludisme, puis une hépatite. Ma pathologie, qui s'ajoutait aux frustrations des jeunes médecins maliens qui s'occupaient de moi, m'a enraciné dans ma décision de terminer enfin mes études de médecine. Mon grand-père, frappé dans sa chair, s'était sorti d'impasse en devenant avocat. Touché moi aussi

dans ma chair, j'allais me battre contre la maladie.

N.B.: *Vous n'allez pourtant pas terminer ces études dans une université classiquement occidentale...*

C.G.: Évidemment pas. J'avais compris que je voulais travailler dans le Tiers-Monde. Il fallait donc que mes études me préparent à cette réalité. Ce fut Alger d'abord, puis le Caire. L'Algérie, à l'époque, c'est l'effervescence. Le pays est indépendant après une brutale guerre anticoloniale. Tout est à transformer ou à construire. De quoi discuter autant que j'aime le faire! De plus, je peux faire là des études de médecine avec un équipement et des méthodes de travail qui ressemblent à ce qui m'attend.

N.B.: *Malgré tout, en partie au moins pour des raisons personnelles, ce n'est pas à Alger que vous terminerez vos études, mais au Caire. Vous avez alors devant vous, à la consultation externe de l'hôpital universitaire, ce que vous désignez dans votre livre comme «un musée de la pathologie». Et vous ressentez, peut-être pour la première fois avec une telle intensité, je vous cite encore, «un sentiment d'impuissance, mais aussi de rage».*

C.G.: Au Caire, je passe de la théorie à la pratique. Ce que je savais abstraitement, il me faut maintenant y faire face. Le Caire m'a d'ailleurs donné l'éducation médicale qu'il me fallait: je pouvais ensuite affronter n'importe quel terrain. Mais le Caire, qui m'a bien préparé, m'a aussi fait comprendre à quel point le défi allait être surhumain.

N.B.: *En 1980, vous voilà chirurgien auprès du Croissant rouge palestinien. Étiez-vous devenu dans l'intervalle un partisan de la cause palestinienne?*

C.G.: La seule cause pour laquelle je travaille, c'est celle des victimes. Quand les victimes sont juives, je soigne des Juifs. Si les victimes sont palestiniennes, je soigne des Palestiniens. Je n'ai pas à épouser les causes défendues par les blessés que je soigne ou que j'opère, j'ai à traiter de mon mieux les blessés que je peux rejoindre. Cela dit, mon séjour au Caire m'a plongé dans le Moyen-Orient et m'a sensibilisé d'une façon particulière aux problèmes des Palestiniens. À peine quelques années auparavant, j'avais visité le Liban. J'en avais rapporté l'image d'un pays calme, tolérant, ouvert sur le monde et sur toutes les cul-

tures. En y retournant en 1980, je m'aperçois que tout a changé. Plus rien n'est assuré, les clans s'affrontent violemment. Surtout, je m'aperçois qu'en trente ans ou à peu près le débat politique a tellement évolué qu'un peuple a littéralement disparu. Trente ans plus tôt, on parlait des Palestiniens. En 1980, on discute des relations entre l'Égypte et Israël. Les Palestiniens? Escamotés. Ils étaient des victimes de l'histoire.

N.B.: *N'y a-t-il pas des victimes dans tous les camps? Ne vous trouvez-vous pas à vous aligner d'un côté quand vous choisissez de soigner les victimes d'un camp en particulier?*

C.G.: Vous vous imaginez bien que j'ai passé une bonne partie de ma vie à me poser ces questions-là! Première balise: je suis médecin et je soigne tout le monde, indépendamment des allégeances, du moins tant que je puis le faire. Quand je puis passer d'un camp à l'autre, je soigne les belligérants des deux côtés. Je l'ai fait souvent et je viens de le faire récemment encore en Somalie. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible. Deuxième balise: quand je dois choisir et ne soigner qu'un groupe, oui, je choisis mon camp et c'est toujours celui qui subit la plus grande injustice. Au Liban, les victimes, c'étaient les Palestiniens. Le pire, c'est que, parmi les groupes qui brimaient les Palestiniens, il y avait les Juifs, des Juifs qui avaient été eux-mêmes, autrefois, les victimes de l'Holocauste. À Chatila, j'ai passé vingt-sept mois consécutifs avec 3 500 Palestiniens qui recevaient des balles et des obus de toutes les origines imaginables; je me suis rangé avec eux parce qu'ils souffraient injustement.

N.B.: *À une autre époque, dans un autre contexte, vous vous seriez aligné avec les Juifs et vous auriez vécu dans leurs ghettos?*

C.G.: Bien sûr.

N.B.: *Votre philosophie est-elle comprise par tous?*

C.G.: Souvent, mais pas toujours. Les gens ordinaires comprennent facilement cela, mais les bureaucrates, les officiels, les autorités ont plus de difficultés. Vous avez lu dans mon livre le genre de conséquences que cela entraîne. Quand j'ai commencé à travailler à l'hôpital Gaza, je circulais constamment à travers le Liban en ambulance, esquivant obus israéliens, phalangistes ou syriens. Lors de l'invasion du pays en 1982, l'armée israé-

lienne me fait même prisonnier, ainsi que deux médecins norvégiens et tous mes collègues hommes du Croissant rouge palestinien. Un collaborateur en cagoule nous a dénoncés et on m'a accusé, moi, d'être un *médecin terroriste*. Une expérience que je n'oublierai jamais. Beaucoup comprennent qu'un médecin soigne sans exiger que son blessé soit chrétien ou communiste, mais d'autres refusent d'y croire.

«Dans ce récit, j'ai décrit une famille de Chatila qui est le modèle du cocktail politique palestinien: le père est le chef de la Saiqa pro-syrienne; la mère est officier du FDLP, 'neutre' et critique, mais très portée à l'unité des rangs palestiniens; quant au fils, il combat avec les loyalistes d'Arafat. Les Israéliens ne sont pas en reste. Le ministre des Affaires étrangères israélien, Moshe Arens, est membre d'un parti d'extrême droite, son frère est activiste dans le mouvement 'La paix maintenant' aux États-Unis, et son fils fait partie d'un groupe d'extrême gauche antisioniste en Israël. Mais nous sommes au Moyen-Orient.

«Les antagonistes peuvent très bien se ressembler, la situation d'occupant et d'occupé, évidemment, est loin d'être malgré tout symétrique. D'un côté les Juifs, victimes des Européens et des nazis, et de l'autre les Palestiniens, 'victimes des victimes'. D'un côté une armée sophistiquée, à la technologie de pointe, et de l'autre une force de guérilla du Tiers-Monde, en guenilles et militairement inefficace. D'un côté une société basée sur des techniques de gestion modernes, et de l'autre une société essayant de rejeter l'héritage de siècles d'arriération, d'obscurantisme et de bureaucratie ottomans. Et pourtant, une solution pratique et pragmatique du conflit au Moyen-Orient doit être basée sur la symétrie et la réciprocité.»

Vie et mort au camp de Chatila,
p. 324, 325.

N.B. : Que vous ne soyez pas un terroriste, je le conçois sans peine, mais vous savez mieux que moi qu'en organisant, par exemple, un hôpital efficace à Chatila, vous aidiez du même coup les Palestiniens de Chatila à mieux résister aux attaques chiïtes ou syriennes. Un bon «hôpital de campagne», n'est-ce pas un atout militaire?

C.G. : Bien sûr et cela ne me met pas la conscience mal à l'aise. Je suis plei-

nement conscient que ma lutte contre l'injustice, même si elle est médicale et seulement médicale, peut modifier le rapport de forces militaire. Je n'y peux rien. Je ne chercherai certainement pas à devenir un chirurgien moins efficace sous prétexte que mon efficacité pourrait rendre les victimes moins sujettes au chantage ou moins vulnérables! Je ne travaille pas seulement pour que les victimes souffrent moins, mais aussi pour que les victimes cessent d'en être.

N.B. : Dès votre adolescence, vos modèles, ainsi que votre livre le signale, sont des médecins peu conformistes: Schweitzer, Norman Bethune et, ce qui en surprendra plusieurs, Guevara. Votre engagement ressemble-t-il au leur?

C.G. : Je l'espère. Dans chaque cas, ces médecins — parce qu'il faut rappeler que Ernesto Che Guevara était, lui aussi, médecin — ont apporté les bienfaits de la médecine à des populations opprimées, laissées pour compte, écrasées injustement. Comme eux je veux être un médecin qui va vers tous les blessés, et, comme eux, je veux être un médecin qui aide en priorité ceux des blessés qui sont en même temps des victimes.

N.B. : Un jour est venu, cependant, où Guevara a lâché le bistouri pour brandir le revolver et où Bethune s'est profondément identifié à la «longue marche». Votre médecine «engagée» vous pousse-t-elle de ce côté? Fait-elle de vous un candidat à un autre militantisme?

C.G. : Guevara a dû un jour choisir entre deux pièces de bagages: de quoi soigner ou de quoi combattre. Dans son cas, les circonstances étaient telles qu'il a choisi les armes. Je ne me suis pas encore trouvé dans une situation comparable. Si j'arrive là, je choisirai.

N.B. : Dès votre apprentissage en consultation externe au Caire, vous avez parlé d'impuissance et de rage. Tout votre livre respire d'ailleurs une tension en vous entre la compassion et la colère. En quelles proportions ces sentiments se mêlent-ils en vous?

C.G. : La compassion doit toujours être là, sinon vous n'êtes pas médecin. Il faut, jusqu'à un certain point, apprendre à vivre avec le sang, la souffrance, la maladie, la mort, mais il ne faut pas se blinder, se durcir. En même temps, il faut continuer à s'insurger contre les causes de la souffrance. Je compatis avec ceux qui sont les victimes, mais je rage contre ce qui les écrase, les humilie, les tue.

«Silence. Pour la première fois depuis 134 jours, la nuit entière se passe sans coup de feu ni explosion. Néanmoins, il nous est difficile de dormir. Nous sommes trop excités à l'idée que la bataille soit enfin terminée et le siège bientôt levé. Nous nous promenons dans les allées éclairées par la lune, prudents malgré tout, de peur qu'un soldat ou un milicien, rendu comme fou par la mort d'un de ses camarades, soit tenté de le venger en tirant dans le camp, en dépit du cessez-le-feu. Des files d'habitants serpentent dans les ruelles, à travers les maisons, derrière les remparts, évitant les zones connues pour être les plus exposées aux francs-tireurs.

«Les gens se rendent visite, mangent, fument, boivent du café, se souviennent, pleurent. Grâce aux vivres apportés le 6 avril, nous pouvons enfin manger à satiété cette nuit-là. Beaucoup de monde passe à l'hôpital et tous nous demandent comment ils doivent maintenant se nourrir. Nos estomacs ont tellement rétréci: un gros repas, pris d'un seul coup, pourrait sûrement causer toutes sortes de désagréments. Nous recommandons donc de manger de petites portions en prises fréquentes. Se nourrir était devenu une obsession, mais nous ne voulons pas remplacer maintenant les sourdes affres de la faim par les coliques aiguës de la glotonnerie.

«Même les cigarettes sont revenues. Cela fait deux semaines que je n'ai pas fumé, je surmontais le manque en me disant tout simplement qu'il n'y avait de toute façon plus de tabac. Une infirmière m'apporte un paquet, non pas mes Gitanes bien aimées, mais des cigarettes tout de même. Après une ou deux bouffées, je me sens la tête légère et, bientôt, une onde de vertige m'envahit. Etourdi et chancelant, je m'asseids et attends que le niveau de nicotine revienne à la 'normale' et restabilise mes sens.

«Pendant que les habitants de Chatila continuent leurs visites, nous, à l'hôpital, nous préparons l'évacuation des blessés. Une nouvelle journée de vingt heures.»

Vie et mort au camp de Chatila,
p. 251, 252.

N.B. : C'est un mélange explosif?

C.G. : Cela dépend de nous tous. J'ai posé une question en écrivant mon livre il y a maintenant plus de deux ans: «Comment la civilisation occidentale affrontera-t-elle le défi que représentent ses victimes actuelles, les Palestiniens

(les victimes des victimes)? Et peut-on en tirer des leçons avec profit de façon à éviter que dans le futur il y ait d'autres victimes?» Vous connaissez la réponse comme moi: l'intifada continue dans les territoires occupés, tandis que les Musulmans bosniaques sont devenus les victimes d'une effroyable «purification ethnique». Ce sont là des injures à l'humanité qui réclament de nous des gestes concrets.

N.B. : Vous venez pourtant, au moment même où surviennent ces «in-jures à l'humanité», d'accepter un poste à la Croix-Rouge internationale. À Genève, la bureaucratisation l'emportera-t-elle à la fois sur votre compassion et sur votre colère? Êtes-vous en train de vous assagir?

C.G. : Je ne crois pas avoir changé. En revanche, le contexte a changé et il réclame un autre type d'interventions. Les idéologies s'estompent, ce qui veut dire que les gens ne combattent plus au nom de grands projets sociaux ou religieux, mais au nom de la voracité, de la mesquinerie, du gain immédiat. L'aspect moral des oppositions devient moins important, peut-être même inexistant. Puisqu'il devient plus difficile et même impossible d'établir une hiérarchie entre les victimes, mieux vaut agir autrement.

N.B. : Que les victimes soient victimes d'une idéologie, d'une religion ou de la voracité de deux «chefs de guerre», est-ce que cela change quelque chose pour elles?

C.G. : Les choses changent vite et substantiellement. Nous n'avons à peu près plus de contrat social. Nous avons vécu pendant un certain temps avec des États-nations qui n'étaient pas nécessairement conformes aux aspirations profondes des humains, mais qui avaient un aspect fonctionnel. Je respectais mon concitoyen, même si nous n'avions ni la même origine ethnique ni la même religion. Je le respectais parce que nous avions compris tous les deux la nécessité de nous rattacher tous deux à certaines valeurs communes de coexistence, de tolérance, de respect. Ce n'est pas le sang ou l'intérêt immédiat qui commandait, mais une certaine fonctionnalité. Beaucoup de ces États fonctionnels sont en train d'exploser et de se fragmenter au profit d'intérêts plus immédiats ou plus pragmatiques ou selon des regroupements ethniques, tribaux ou religieux plus limités et plus spontanés. L'exemple de l'U.R.S.S. est devant nous: l'État fonctionnel qui imposait sa loi même à un certain nombre d'États-nations n'existe plus et des regroupements ethniques basés sur le sang s'efforcent de prendre la relève, de même que des groupes d'intérêts.

Or, pendant que se produisent les heurts et les ajustements, des milliers d'obus nucléaires existent toujours dont bien des groupes peuvent s'emparer. Qu'est-ce que cela nous prépare? Je ne le sais pas avec précision, mais le risque est grand que nous devions faire face à des manifestations inédites et déroutantes de l'inhumanité de l'humanité. Les victimes de demain seront encore immolées, mais à d'autres intérêts, à d'autres fanatismes. Quand la fonctionnalité tombe, même un chirurgien ne peut plus faire croire à sa neutralité. La purification ethnique qui a lieu en Bosnie montre à la fois que les insultes à l'humanité continuent et que l'aide aux victimes doit désormais composer avec de nouveaux agents sociaux, ethniques, commerciaux.

En changeant ma stratégie, je ne me bureaucratise pas. Je veux aider la Croix-Rouge à s'adapter à la nouvelle situation. ■

Entrevue réalisée par
Laurent Laplante

Chris Giannou a publié: *Besieged*, Key Porter Books, 1990. L'ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Vie et mort au camp de Chatila, Le drame palestinien*, Albin Michel, 1993.

Chris Giannou
VIE ET MORT
AU CAMP DE CHATILA
LE DRAME PALESTINIEN
Albin Michel, 1993,
342 p.; 29,95 \$

Chris Giannou, médecin canadien, dirigeait l'hôpital du camp palestinien de Chatila, en banlieue de Beyrouth, lors de la guerre des camps, d'octobre 1985 à janvier 1988. Son livre renferme le récit du siège de Chatila par la milice Chi'ite Amal et par l'armée syrienne.

Chatila, c'est un territoire de 200 m sur 200 m dans lequel 3500 personnes sont retranchées. L'auteur en décrit le siège, ses préparatifs, le déclenchement des hostilités: pluie d'obus venant de mortiers ou de tanks,

morts et blessés par centaines. Avec l'étirement du conflit, les tirs de mortier font place aux tirs de francs-tireurs postés sur les toits. Aux blessures s'ajoutent la famine et la maladie. À la fin du siège, les habitants vivent entièrement sous les décombres, plus aucun bâtiment ne tient debout. Il ne reste aucune nourriture. Être vivants pour eux, ce n'est qu'avoir échappé à la mort. Mais ils n'ont pas été vaincus. Ils savent avoir été l'inspiration du mouvement de l'Intifada en territoires occupés et c'est par l'Intifada qu'en retour viendra le desserrement de l'étau syrien autour du camp. L'attention du monde étant de nouveau attirée par le conflit israélo-palestinien, la Syrie de Hafez el Assad ne peut plus se permettre, politiquement, de faire la guerre à Chatila.

Récit d'une guerre avec son cortège de souffrances, de sang et de mort, le livre est, au-delà des basses-

ses, au-delà des trahisons, des agressions, un appel à la paix, au respect des peuples, à la solidarité, à la dignité. Au-delà de la rhétorique des très nombreuses factions palestiniennes, c'est un appel à la coexistence des peuples palestinien et israélien, à la coexistence des noirs et des blancs en Afrique du Sud et de tous les peuples en guerre ailleurs sur la planète. Chris Giannou fait dire à des leaders palestiniens que, pour construire un état palestinien, ils préfèrent le modèle de démocratie à l'israélienne plutôt que celui des états autoritaires arabes. C'est assez étonnant mais ça fait plus de bien à entendre que de se faire dire chaque soir au téléjournal que les situations sont sans issue, à Sarajevo et ailleurs. ■

Robert Beauregard